GIDE, FIDÈLE A SOI

André Gide, "Journal 1939-1942"

est un homme dont les problèmes 1940, quelques jours avant l'in- lard n'est toujours que l'histoire caractère de l'homme qu'il vitune se sont pas dénoués.

BSTRAITE, ma pensée

A même s'éteint ; c'est, encore aujourd'hui, ce que i'ai de charnel en moi qui l'ali-

mente et je prie aujourd'hui : puissé-je rester charnel et désireux jusqu'à la mort ! » En ce printemps 1942, où il note ces phrases dans son carnet, Gide a

soixante-treize ans. Si près peutêtre de la mort, dont l'idée ne le

quitte guère. Vie qui se survit mais ne cesse d'appliquer à

sa survivance le plus lucide, le

plus conscient regard. Il nous

faut peut-être arriver à ces pa-

roles de la soixante-treizième

année pour mesurer à quel point

cet homme vécut son existence comme un débat. Déchirement essentiel qui n'a jamais fint de

l'écarteler. Avant d'écrire les mots que je viens de citer, Gide

évoquait le temps « où, tour-

menté jusqu'à l'angoisse et har-

celé par le désir [il priait] : oh !

que vienne le temps où la chair,

réduite... » En dehors des pres-

tiges d'écriture, il n'y a sans

doute chez Gide d'autre valeur,

d'autre mérite que cette éton-

nante permanence : dialogue et

dispute jamais résolus depuis

bientôt soixante ans. De l'auteur

adolescent d'André Walter à ce

vieillard chauve, je ne vois d'au-

tre différence qu'une manière

plus accusée de saisir les termes

du conflit, mais le conflit est tou-

jours resté le même. Il n'a pas

choisi, ne choisira pas entre les

valeurs antinomiques qui furent

posées un jour devant sa quin-

zième année. Il n'a rien fait de

sa vie que conduire jusqu'au

bout ses deux sollicitations, pas-

sant de l'une à l'autre et reve-

nant. Départs frénétiques, tôt cou-

pés par des agenouillements. A

L y faut une sincérité dont j'imagine que seuls les hommes faits pourraient se bien rendre compte. Notre vie est une suite de paliers et de simplifications ; de la vingtième à la cinquantième année, quels retranchements successifs, quelles amputations ou seulement quels abandons ! Gide a voulu tout sauver. Il arrive au terme les bras chargés de la même lourde contradiction qu'il découvrait avec le soleil du printemps 1890. Il n'est peut-être pas un vivant sur lequel on ait écrit autant que sur André Gide. Mais on voit bien que tous ces examens critiques et ces réputations n'ont pas ajouté une écharde dans sa chair. Nulle louange ne lui tira non plus. Ce débat n'est pas de ceux qui se jouent à l'étage de l'intelligence critique.

J'avoue que ce qui m'émeut dans les récentes pages du Jour-nal d'André Gide (1), c'est justement cette permanence. Incapable de débarrasser sa vie de la bagarre qui s'engagea chez lui, dès le début, en champ clos, entre deux ordres, entre deux clans. Cette vie, toute occupée par une exténuante contradiction, a besoin de l'installer dans les plus proprement parler, André Gide minces détails. Au mois de mai

vasion de la France, l'angoisse de Gide n'est pas seulement tournée vers une guerre dont il n'attend que du mai ; il note aussi ses luttes pour arriver à ne plus fumer. « Si je sais profiter de l'élan acquis, par l'abstention forcée du tabac, pour me débarrasser de ce

– par – Armand HOOG

vice absurde, devenu lentement un besoin impérieux, je n'aurai pas payé trop cher ma délivrance .

Les mots employés ici ont la même majesté, le même retentissement moral que coux dont il se servait iadis, dans son Journal. pour parler d'autres vices, d'un autre empire. Le 4 mai 1940, il note : « Je n'ai pas su rester fidèle ». Il ne s'agit pourtant que de cigarettes. A cette conscience profondément intolérante, la gravité des manquements ne peut paraître dépendre de l'importance des objets. La seule question qui jamais préoccupa Gide est de savoir s'il faut prendre tout de suite les nourritures de la terre ou les sacrifier mystérieusement à quelque chose d'invisible. Cette histoire des cigarettes d'un vieilde Jérôme et d'Alissa, de La Porte pérait.

'ARRIVE au problème majeur que posent ces pages de journal. Pendant les premiers temps de la défaite, il est vrai que les réactions de Gide ont de quoi nous étonner, à première vue. L'individualiste irréductible semble accepter bien légèrement l'idée d'une tyrannie possible. « Si demain, comme il est à craindre, la liberté de pensée, ou du moins d'expression de cette pensée, nous est refusée, je tâcherai de me persuader que l'art, que la pensée même, y perdront moins que dans une liberté excessive > (25 juillet 1940). Il recopie ce texte, le 28 septembre, et ajoute : « Vive la pensée comprimée ! ». L'expression est ambigue. Il est clair que Gide, si soucieux de grammaire et de style, n'entend pas ici acclamer l'oppression, mais souhaiter, d'un optatif un peu bref, la survie de la pensée : puisse-t-elle vivre! N'empêche que ce texte, et quelques autres, ont pu surprendre. Les débats de l'Assemblée consultative provisoire d'Alger en font foi. Mais il me semble que l'honorable interpellateur d'Alger, demandant au commissaire de l'Information cla prison pour André Gide , ne connaissait pas bien l'œuvre ni le

Dès les premiers jours de la guerre et bien avant l'effondrement de juin 40, Gide a pensé : coul, tout cela pourrait bien disparaître > (10 septembre 1939). C'est qu'il ne sépare pas son plaisir, ni son plaisir le plus élevé, le plaisir de la civilisation, d'un sentiment de culpabilité profon-dément enraciné. Cette idée est en lui depuis toujours que l'émerveillement et le péché marchent de pair. L'amour et l'art, ces éblouissements de l'instant, sont dans le fond indéfendables. Il essaya, contre son clan, contre lui-même, de crier le contraire : il est trop évident, à soixantetreize ans, qu'il n'y a pas réussi. Les Nourritures cèdent de nouveau devant le catéchisme protestant. Le choc de la défaite met le reste. Celui qui célébra l'instant, minute prodigieuse arrachée au temps, ne le célébrait que persuadé de sa coupable fragilité. Le 10 mai 1940, jour où les armées allemandes se ruent sur la France, Gide discute avec luimême de l'instant et de l'éternél. Il refuse l'idée d'une éternité immobile. CL'émerveillante beauté de ce monde vient de ce que rien n'y dure... > Mais c'st pour composer de cette fuite indéfinie la perfection « dont se forme lentement le visage même de Dieu. Au promontoire de sa vie, Gide en est toujours au même point : s'emerveille devant cela qui n'est pas innocent.

Comprend-on maintenant que, dans les premières semaines de la catastrophe, il se laisse aller à la pente de l'auto-condamnation? Il critique la légèreté de la France, notre mollesse, notre abandon, notre e relâchement dans la grâce et l'aisance » : nous avons là, devant nous, non pas Gide faisant le procès de la France, mais Gide faisant le procès de Gide. Le voici, un peu plus loin, qui fait l'éloge des protestants, de leur intransigeance, de leur dureté. Il s'interroge alors et se reconnaît « amoureux de ce qui l'a le plus gêné ». Gide pourra, quelques semaines plus tard, revenir à la résistance ; ici, il s'est livré.

(1) André Gide, Journal 1939-1942 (Gallimard).